

Florence Signon

« Anti-gone »

Lacan à contre-pente de l'éthique du bien *

Albert Nguyên, se référant à Lacan dans le *Séminaire VII*, parlait la dernière fois du « cœur le plus profond de l'homme », je vous lis la citation de Lacan : « Je vous ai dit à quoi est liée cette horreur de Freud, de l'honnête homme qu'il est si profondément – elle est liée à cette méchanceté où il n'hésite pas à nous montrer le cœur le plus profond de l'homme ¹. »

La cruauté comme essence de l'homme, j'ajoute au signifiant de Freud la lâcheté, que je développerai plus loin. Cruauté et lâcheté se rencontrent au cœur le plus profond de l'homme et sont donc inévitables, incontournables, fût-on « un honnête homme », car liées, nouées au statut d'être parlant.

Doit-on se résoudre à cette condition humaine « inhumaine » qui est le propre de l'homme, ou alors la psychanalyse permet-elle de traiter cette impasse et de gagner un peu en humanité ?

C'est dans le séminaire *L'Éthique* que Lacan reprend la tragédie grecque écrite par Sophocle, *Antigone* ² (441 av. J.-C.). Je la résume très rapidement. Antigone est née de la relation incestueuse entre Œdipe et sa mère Jocaste. Dans la pièce de Sophocle, Antigone est présentée comme une héroïne : elle veut donner une sépulture à son frère Polynice malgré l'interdiction promulguée par le roi Créon, son oncle. Il faut enterrer Polynice, accomplir les rites funéraires, symboliser à tout prix cette mort. Antigone s'oppose à Créon en sachant

* Texte prononcé au séminaire d'Albert Nguyên « Le cœur vivant des choses » à Bordeaux, en octobre 2012.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 228.

2. Sophocle, *Antigone*, dans *Les Tragiques grecs*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, p. 567.

que son opposition va entraîner sa mort, mais tout au long de la pièce elle ne renoncera jamais à son projet ; rien ni personne ne détourne Antigone de son désir. Créon décide pour la punir de l'enterrer vivante. Antigone se suicide, entraînant avec elle une cascade de morts dans la famille de Créon : son fils Hémon, alors fiancé d'Antigone, se suicide, ainsi que son épouse Eurydice, qui se tue en apprenant la mort de son fils.

Antigone a beaucoup fait parler d'elle : philosophes, anthropologues, historiens, dramaturges, poètes, psychanalystes ont tenté de percer son mystère : est-elle folle ? Magnifique ? Cruelle ? Quelle est la position de cette femme que le désir conduit en toute conscience à la mort ?

Lacan choisit Antigone dans le séminaire sur l'éthique pour parler de ce qu'il appelle le désir pur. Il faut se poser la question de savoir en quoi le désir d'Antigone est un désir pur.

« Cette pureté, cette séparation de l'être de toutes les caractéristiques du drame historique qu'il a traversé, c'est là justement la limite, *l'ex-nihilo* autour de quoi se tient Antigone. Ce n'est rien d'autre que la coupure qu'instaure dans la vie de l'homme la présence même du langage³. »

Le désir pur comporte deux conditions : c'est un désir qui résulte de celui de l'Autre, spécialement de la mère, et qui entraîne la dette et la faute d'exister fondatrices de toute structure, mais c'est également un désir qui tient à l'existence du langage. En effet, les animaux n'ont pas de désir, le langage et la parole font de l'homme un être manquant, désirant, ce qui a conduit Lacan à ce signifiant de « parlêtre ».

Antigone finit par expliquer sa position par cette simple phrase, « son frère est son frère », et c'est pour cette raison qu'elle s'oppose à Créon. « Mon frère est ce qu'il est, et c'est parce qu'il est ce qu'il est et qu'il n'y a que lui qui peut l'être, que je m'avance vers cette limite fatale⁴. » « Ce qui est », Antigone se fixe en ce point qui indique son rapport direct au signifiant.

Pour toucher du doigt l'extrême de sa position et arriver au point où se trouve Antigone sur la question du désir, ce point du rapport de l'être au signifiant, Lacan dit qu'il faut « être à bout de

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 325.

4. *Ibid.*, p. 324.

course » : sa vie ne craint plus la mort. C'est ainsi qu'il introduit la question de la mort dans l'éthique du désir. Antigone est dans l'entre-deux-morts, entre la mort biologique et sa mort en tant que signifiant :

« Il est évident et depuis toujours que la situation de l'homme s'inscrit en ceci, que cette frontière (la mort biologique) ne se confond pas avec celle de la seconde mort, que l'on peut définir sous la forme la plus générale en disant que l'homme aspire à s'y anéantir pour s'y inscrire dans les termes de l'être. La contradiction cachée, la petite goutte à boire, c'est que l'homme aspire à se détruire en ceci même qu'il s'éternise ⁵. »

Lacan fait là référence au suicide de Socrate. Le suicide réalise l'acte humain par excellence, les animaux ne se suicidant pas. Se donner la mort acte la condition mortelle du désir, car en se donnant la mort l'homme s'éternise.

Pourquoi le désir est-il mortel ? Le corps marqué par le symbolique devient signifiant, il y gagne un peu de la pérennité du signifiant, car un corps mort garde son caractère de corps, il existe même mort. La reconnaissance de ce corps par la pratique des sépultures en témoigne et ces pratiques spécifient l'homme, l'humain. La sépulture éternise le corps.

Le vivant ne se définit donc pas par le corps. Le vivant qui parle a un corps que le langage lui attribue mais sans considération pour sa vie. Admis dans le monde des symboles l'homme perd le trait du vivant. Se donner la mort revient à s'identifier au signifiant, à la coupure signifiante qui en détruisant éternise et définit ainsi la condition de *parlêtre*.

C'est en quoi, me semble-t-il, un être de « désir pur » est destiné à la mort, il réalise la structure. L'affirmation de la vie proprement humaine dans sa singularité passe par le truchement de la mort (expression de Lacan). S'approcher de cet état du désir est une avancée vers le fond du malheur humain : c'est la leçon d'Antigone, elle disparaît et s'éternise dans son acte.

Lacan est le premier à introduire et à nouer dans ce séminaire la question de la mort et celle du désir. Pas d'éthique de la vie sans confrontation à ce paradoxe du désir qui est un désir mortel. Le sujet est manqué à être ; parlant, il ne rejoindra jamais son être.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 120.

Antigone incarne le modèle pour Lacan du sujet qui ne cède pas sur son désir, et c'est l'impératif qu'il fixe pour définir l'éthique de la psychanalyse. Le désir est la métonymie de l'être, céder sur son désir implique de trahir son être. « La seule chose dont on puisse être coupable est d'avoir cédé sur son désir ⁶. »

La psychanalyse qui dégage la place du désir ne fait pourtant pas l'apologie de la mort et du suicide, fût-il un acte, et non un passage à l'acte, comme l'incarne Antigone ou le poète Celan.

Dès la fin du chapitre consacré à Antigone, Lacan répond sur ce paradoxe : « L'analyste ne peut pas désirer l'impossible ⁷ », il ouvre alors à la subversion de l'éthique qui permet de sortir des impasses du désir, pointant la question du désir de l'analyste.

Lacan avance qu'il n'est pas besoin de recourir ni à « la bouffonnerie de la rivalité sexuelle », ni « au mythe d'Œdipe » pour ouvrir la question du désir, mais bien plutôt au rapport du sujet au langage et aux conséquences qui s'imposent à tout être parlant du fait d'entrer dans la structure de langage. C'est la structure du langage qui détermine l'insistance du désir dans l'inconscient.

Mais ce que la psychanalyse enseigne aussi, c'est que, si d'un côté il y a le désir et le manque à être qui détermine le rapport de chacun à la mort, de l'autre la jouissance et le symptôme contrecarrent la pureté du désir.

C'est tout l'enjeu des derniers chapitres du séminaire *L'Éthique*. La fin d'une analyse peut dévoiler ce que l'on est (le reste vivant) en réponse à ce que l'on n'est pas ⁸ (rapport à la mort) et parie donc sur une fin moins tragique que celle d'Antigone. L'analysant s'avance au cours de la cure vers cette zone de l'entre-deux-morts, l'inconscient, i.e. la mémoire de ce qu'il oublie.

Ce rapport « pur » au désir n'est pas le lot de tout un chacun. La névrose démontre les embarras du désir et tout ce qui peut en barer l'accès. D'abord le service des biens, la lâcheté, l'aveuglement, la honte, le calcul, l'évitement, l'inhibition, le symptôme, le fantasme, plutôt que la confrontation au manque qui fait le désir. Pour l'homme

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 368.

7. *Ibid.*, p. 347.

8. *Ibid.*, p. 351.

du commun, c'est *primum vivere*, la question de l'être est toujours remise à plus tard.

Lacan oppose ainsi à l'homme du commun la position héroïque. Le héros est celui qui peut être trahi impunément car il a fait le choix de privilégier son désir en assumant le prix à payer. Il est détaché du service des biens, il n'expie pas ses péchés individuels mais le péché originel, c'est-à-dire le crime de l'existence même, en quoi il se situe au niveau de l'humanité elle-même. Le héros ne craint pas de se « tenir humain » jusqu'à la dernière extrémité. Affronter la condition humaine, c'est risquer de perdre la vie, un sacrifice sans dieu, un sacrifice à l'humanité. Être humain est une promesse, un potentiel, une « en-puissance ». De même que pour le psychanalyste il est juste de dire « il y a du psychanalyste », pour l'humanité il faudrait dire « il y a de l'humanité ».

Comme je l'ai dit plus haut, on ne peut décider de cette possibilité d'humanité en soi, de cette dignité « qu'au dernier jour », il faut être « à bout de course » ; c'est également ce que dit Raymond Aubrac, héros de la Résistance dont a parlé Albert Nguyen l'année dernière, qui termine un entretien avec cette phrase : « Dans la vie il n'y a que quatre ou cinq décisions à prendre, c'est tout ⁹. »

Pour l'homme du commun, le névrosé, qui se trahit en cédant sur son désir, pas d'autre choix que la lâcheté et le rejet de façon décisive, dit Lacan, au service des biens « mais à cette condition qu'il ne retrouvera jamais ce qui l'oriente vraiment dans ce service ¹⁰ », égaré donc pour ce qu'il en est du désir et coupable de trahison.

Dans un texte puissant, « Volées d'humanité ¹¹ », Hélène Cixous montre avec beaucoup d'émotion la façon dont nous plongeons tête baissée dans l'aveuglement plutôt que de faire face à l'éthique du désir :

« Nous préférons ne pas voir. Qu'est-il ? Qu'est-ce qui fait l'homme ? [...] Nous sommes les serviteurs dociles de la Destruction. Plus elle est brutale et cruelle et plus nous nous inclinons. Nous ne voulons pas de nous-mêmes. Nous ne pouvons pas nous voir en peinture. Nous nous

9. A.Nguyễn, Séminaire *Le Cœur des choses, événements du Réel*, Bordeaux, 2012, p. 111.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 370.

11. H. Cixous, « Volées d'humanité », dans *Rêver, croire, penser, autour d'Hélène Cixous*, Éditions Campagne Première, 2010.

entraînons, nous nous formons, nous sommes des athlètes de la passivité, des champions de ce que Proust appelle l'Habitude. Bientôt les yeux grands ouverts nous ne voyons pas ce que nous voyons [...]. Lâcheté notre seconde nature. Cela se comprend : il est épuisant de voir la cruauté quotidienne. [...] La lâcheté. La tentation intérieure. Elle est universelle. Et comme elle se défend. Nous n'en parlons qu'à peine, en écrivons bien peu tant nous sommes otages et honteux. C'est le vice suprême le mieux partagé. La cruauté sans l'excuse de la haine ¹². »

Pour Hélène Cixous, la lâcheté est au cœur de l'humanité.

Sans faire des hommes des Héros, puisque somme toute il y a plus d'hommes du commun que de héros, l'éthique lacanienne propose une alternative à la culpabilité ou à la lâcheté mais qui n'est possible qu'à une condition :

« Il n'y a pas d'autre bien que ce qui peut servir à payer le prix pour l'accès au désir [...]. Ce quelque chose s'appelle la jouissance. Cette opération mystique, je la paie avec une livre de chair ¹³. »

Pas d'accès au désir sans assumption de la castration, sans perte de jouissance : reconnaissance de ce qui est et de ce qui n'est pas, Lacan termine ainsi son séminaire sur l'éthique.

À la lâcheté répond le courage : courage de faire une analyse par exemple, car il en faut pour la mener à son terme, parler n'est pas seulement jouissance quand le réel oriente la pratique de l'analyste ; courage de traverser la tristesse, la haine, la cruauté, la pitié, la honte, la pudeur, l'inhibition, la répétition ; payer le prix, de ses larmes, de son corps, de son temps, de sa sueur, de son argent, affronter ses questions, ne pas craindre d'y répondre, ou mieux encore peut-être, entendre les questions qui restent sans réponse, le silence, les silences, puis l'absence, la solitude, la douleur d'exister. Traverser les forêts sombres, les marécages boueux, les sous-sols glauques, les constructions délirantes, traverser l'invivable, la mort, pour arriver au bout du chemin à un petit bout de vie, un petit reste vivant, juste ça-qui-est. Nouer enfin après toutes ces pertes ce qui est et ce qui n'est pas par un désir de savoir inédit qui permet de se hisser sur la vague du courage. Tenter de dire toujours plus toujours plus loin car désormais, « on le sait », le lâche se tait...

12. *Ibid.*, p. 32.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 371.

« Ce n'est pas simple de rester hissé sur la vague du courage quand on suit du regard quelque oiseau volant au déclin du jour ¹⁴ », dit le poète René Char. Ce n'est pas simple en effet le trajet d'une analyse, mais c'est le seul chemin pour quitter le rêve de la vie (la vie est un rêve, dit Lacan, le rêve dont nous avons le plus de mal à sortir) et pouvoir enfin toucher au cœur sauvage des choses. On ne peut pas atteindre la vie, le vivant, le cœur sauvage de Clarice Lispector ¹⁵ sans avoir au préalable traversé la mort.

14. R. Char, *Lettera amorosa*, Paris, Gallimard, 1953, p. 47.

15. Clarice Lispector, *Près du cœur sauvage*, Paris, Éditions des femmes, 1998.